

Feuilleton du Pays du dimanche : Les cantiques d'Yvan

Autor(en): **Camfranc. M. du**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **4 (1901)**

Heft 175

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-285377>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

À
Porrentruy

TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

À
Porrentruy

TÉLÉPHONE

LE PAYS 29^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

29^{me} année LE PAYS

NOTES & REMARQUES

DE

Charles-Auguste-Nicolas BERBIER
de Courfaivre

Sur la Révolution dans le Mont-Terrible

(1793-1796)

(Suite et fin.)

Cette année-ci (1796) on a commencé les charrues le 12 mars. Nous n'avons eu aucun grand froid cet hiver, et peu de neige, seulement depuis le 28 février jusqu'au 7 mars, mais le 22 mars il en est venu un demi pied et dans la montagne jusqu'à trois pieds: le 28 elle est entièrement partie.

L'agent a reçu le 18 mars les ordres pour faire payer les impositions foncières en assignats pour le 20 du courant au plus tard. Ceux qui laisseront passer ce délai sans payer seront obligés de s'acquitter en numéraire. Il nous a fallu donner 108 francs.

Le 19 mars il est venu des commissaires pour faire la visite des chevaux: ils ont procédé au mesurément de la taille de chaque cheval, parce que ceux qui auront 4 pieds 4 pouces, on les prendra pour la nation.

Le 23 mars l'agent a reçu les ordres du commissaire du pouvoir exécutif pour faire rendre le 25 mars à Delémont les jeunes gens de sa commune qui sont en âge de la réquisition et qui sont infirmes.

L'agent a reçu le 1^{er} avril, un arrêté du département qui défend d'aller (à l'étranger); ce dit arrêté prescrit aux préposés et aux volontaires de garder au mieux et avec vigilance les

frontières, et ordonne que tous ceux qui seront saisis en contravention seront regardés et traités comme des émigrés suivant la rigueur des lois.

Le 28 mars l'agent a reçu les ordres pour envoyer le lendemain sans faute à Delémont un homme avec deux chevaux, pour conduire des pièces de canon et des caissons de Delémont à Huningue.

Le 3 avril, l'agent a reçu les ordres pour publier à tous ceux qui ont des chevaux, de se rendre sans faute à Delémont le même jour.

Le 6 avril 1796, l'agent a reçu les ordres de défendre à toute la commune de vendre du foin, et qu'on en donnerait 2000 quintaux pour la contribution du foin.

Le 10 avril, il a fallu conduire le bagage de la troupe qui va tenir garnison à Saignelégier: il en a coûté à la commune 3 écus neufs pour ce voyage.

Le 13 avril on a encore été obligé de conduire d'autres bagages militaires jusqu'à Laufon, et il en a encore coûté trois écus neufs.

Le 19 avril l'agent a été mandé à la municipalité centrale du canton et à Delémont, où il a reçu l'ordre de faire conduire le contingent du foin que la commune doit livrer, et ce, le même jour encore, à défaut de quoi, on enverrait à Courfaivre 200 soldats à discrétion dans la commune, pour y être nourris et payés; et comme on n'a plus de fourrage pour les bestiaux, on va chercher de la paille et du foin partout où l'on peut; mais, ma foi, le même jour que l'agent a reçu l'ordre, il n'a pas été aussitôt arrivé ici que l'on a attelé onze voitures, et ma foi, on a pris le foin à ceux qui en avaient encore.... Le même jour, on a encore conduit les onze voitures à Delémont.

Le 21 avril, l'agent a reçu ordre qu'il fallait

encore conduire 29 quintaux de foin à Delémont, le même jour, sans quoi on nous enverrait 200 soldats à discrétion à la charge de la commune.

Le 14 avril, le canton de Vicques a été obligé de fournir trois chevaux pour l'armée: même on en a pris à Courfaivre, et il en a coûté à notre commune pour sa quote part huit louis d'or.

Le 28 avril 1796 on a nommé un autre agent en remplacement de Joseph Monnerat qui n'a plus voulu continuer ses fonctions: c'est Germain Baumat qui a été nommé agent.

FIN

NOTES

tirées du journal de famille

d'Eméric Roger,

bourgeois de Delémont.

19 mars 1791. Par ordre l'empereur Léopold, sont arrivés et passés par Delémont pour aller à Porrentruy 500 soldats Autrichiens du régiment de Gemingen et environ 50 dragons. Le 28 avril 1792, par ordre de l'empereur, les mêmes soldats s'en sont retournés.

30 avril 1792. Les sales Français sont venus occuper les gorges de la principauté et de l'évêché de Basle. Nous avons vu passer un régiment de dragons, une infanterie de chasseurs, de gardes nationales, les gardes nationaux et un autre régiment, au nombre de 2.200 ont logé le lundi chez le bourgeois et mardi, 1 mai, les nationaux ont pris la route de Laufon, de façon qu'il y en est demeuré à Delémont environ

ment. Quelle modestie d'avoir ainsi gardé le silence sur son talent! Quoi! ce diplomate correct, cet élégant Lucien de Romeure avait composé une telle œuvre, toute faite d'émotion et de sentiment! mais, dans cet oratorio, il y avait plus que du talent, il y avait même du génie!

Puis, quand l'enthousiasme final fut apaisé, lentement le rideau tomba, et les invités choisis, les privilégiés, passèrent dans la grande tente où durant l'audition de l'oratorio, un actif personnel de serviteurs avait dressé de nombreuses tables de douze couverts chacune, toutes ornées de fleurs et de rubans de différentes couleurs. Celle des fiancés tenait le centre, et n'était qu'un parterre de roses thé et de rubans de moire blanche.

Alba prit place à côté du vicomte de Romeure. Les invités les regardaient, si élégants tous les deux, et le service commença, au cliquetis léger de l'argenterie et des cristaux.

Mademoiselle Hedjer se demandait toujours, dans le même étonnement profond, comment

chœur, solo, septuor, récitatif. Alba avait écouté comme dans un rêve. Elle n'avait plus rien vu des tableaux vivants; mais son souvenir l'avait transportée dans l'appartement du Parc Montceau, où elle était la consolation et la joie du jeune infirme. Elle lui apportait des fleurs de chacune de ses promenades, des roses en été, des lilas venus de Nice en hiver. Le pauvre Yvan lui chantait de sa douce voix: « Doux présent, pourquoi devenir le passé? »

Le vaste salon était redevenu étincelant de lumière; le rideau allait pour la dernière fois tomber sur la scène; mais sa descente fut retardée par les cris enthousiastes des spectateurs. D'une voix unanime, ils demandaient:

— L'auteur?... Bravo! Bravissimo!

Et le vicomte de Romeure, le sourire aux lèvres, s'efforçant de prendre un air modeste, apparut, et se mit à saluer l'assistance. Les acclamations redoublèrent. C'était tout à fait inaccoutumé, dans ce monde très select, un enthousiasme pareil. On n'en revenait pas d'étonne-

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 74

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

Mais, non, elle se trompait... Et pourtant quelle étrange réminiscence!...

Et sa pensée la reportait aux années de son enfance. Elle revoyait Yvan de Ruloff; elle songeait à leur tendre amitié. Ils n'étaient alors que deux enfants; puis on les avait séparés, et l'éloignement, le silence, avaient accompli leur œuvre.

Le vaste salon rententissait d'un tonnerre d'applaudissements. L'audition de l'oratorio prenait fin; et phrase après phrase, chœur après

650 soldats pour préserver la ville et la Vallée de toute incursion ou autre prétendu malheur. A Delémont ces sales Français commirent toutes sortes d'inconvenances : ils volaient, pillaient et chassaient partout, même dans les salons, tous les endroits leur étaient bons. On disait tout bas : « a bas ces crapules de Français, ces sales monstres ». Quelle misère !

1 mars 1792. L'auguste empereur, roi d'Hongrie et de Bohême, Léopold II, est mort au grand regret de tout son empire et surtout de la principauté... (ici le bas de la page déchirée)... puis...

Le curé de Delémont ayant reçu du prince réfugié à Bienne, une lettre particulière, a fait sonner pour la glorieuse mémoire de l'empereur, pendant six semaines, toutes les cloches de la paroisse, de la cour, des Capucins et des Ursulines, à commencer le 28 mars 1792.

Les Français enrageaient. Ils auraient mieux fait d'enlever leurs saletés.

A. DAUCOURT, curé.

(Communiqué.)

Un petit Séminariste

Il s'appelait Maximilien Naxos. Né à Poissy, d'une famille transplantée du Midi, il atteignait à peine sa vingtième année, et rien, six mois avant sa mort, ne faisait présager que sa jeune vie touchât à son terme. Grand de taille, élégant d'attitude, d'une figure charmante, tour à tour sérieuse et riante, il respirait la santé, l'intelligence et la bonté, l'amour du bien et la joie de vivre.

Dès l'âge de dix-huit ans, président de son patronage, il savait se faire aimer et respecter de ses jeunes camarades. Il était le premier au jeu comme à l'église, et il étonnait les brillants auditeurs des séances récréatives, dans les comédies et les drames où il remplissait les rôles les plus divers avec le même talent et la même simplicité.

Placé à Paris dans les bureaux de la Société générale où il se rendait tous les jours, il était estimé de ses chefs et de ses camarades comme à Poissy, et son avancement rapide lui présageait un brillant avenir.

Une bronchite négligée éteignit tout à coup ces beaux rêves, détruisit toutes ces espérances. Habitué à se bien porter, il promena trop longtemps sur le chemin de fer de Poissy à

il se faisait que, jusqu'à cette soirée de leurs fiançailles, l'immense talent musical du jeune diplomate lui eût été caché. Elle avait nettement déclaré, un jour, dans une lettre qu'elle écrivait à son père, qu'elle n'épouserait jamais qu'un grand musicien ; que la musique était tout ce qu'elle préférait. Était-ce cette parole, qui avait encouragé le diplomate à cultiver le grand art de l'harmonie ?

Lui, avant de prendre place à la place ornée de roses thé, avait dû répondre, très flatté, à un nombre incalculable de chaleureuses poignées de main, et, maintenant, il souriait à sa fiancée.

Elle lui disait :

— Mais pourquoi donc m'avez-vous tenu secret ce grand talent que vous possédez?... mais comment donc, sans longues études préparatoires, avez-vous pu composer ce véritable poème musical ?

Le sourire s'accroissait sur les lèvres du diplomate, et d'une voix grave, où il savait faire trembler l'émotion :

Paris, sa toux persistante, et quand il se décida à se laisser soigner, il était trop tard. La bronchite avait gagné les poumons, la pneumonie engendra la phthisie, et le pauvre Maximilien rendit saintement son âme à Dieu avant la naissance du printemps.

La mort de ce petit employé de vingt ans éveilla mille sympathies. Le clergé et la ville lui firent de touchantes funérailles : ses louanges étaient sur toutes les lèvres, des larmes dans bien des yeux. Et cependant une circonstance de sa vie, présente à la pensée de tous, aurait pu, s'il ne l'avait fait tourner à son honneur, jeter une ombre sur sa douce et pieuse mémoire.

Voici le fait, bien petit, bien simple en lui-même, mais qui renferme une grande leçon à méditer, un grand exemple à suivre, pour les jeunes chrétiens soumis à la même épreuve.

La pieuse enfance de Maximilien, sa physiologie angélique, sa première communion fervente, et aussi son intelligence, avaient porté le jeune vicaire, son confesseur, à le diriger vers le sacerdoce, et l'enfant avait répondu à cet appel avec un joyeux empressement. Il entra donc au petit séminaire de Versailles, et, pendant trois années, il y vécut heureux, studieux, édifiant. Je le voyais souvent pendant les vacances que je passais dans un château voisin de Poissy, et j'admirais sa tenue à l'église, sa gaieté de bon augure, et la dévotion vraiment ravissante avec laquelle il servait la messe.

Un jour, pendant les vacances de Pâques, je le vis entrer chez moi à Paris. Il avait alors seize ans. Je fus frappé de sa physiologie émue, troublée. « Qu'y a-t-il donc, cher enfant ? lui dis-je en lui tendant la main. M'apportes-tu quelque triste nouvelle ? — Oui », reprit-il. Et il m'apprit, avec des larmes dans les yeux et dans la voix, qu'il n'était plus au séminaire. — « Comment, renvoyé ? m'écriai-je saisi de surprise et d'effroi. — Oh ! non, c'est moi qui ai voulu partir. »

Il me raconta alors que sans rien perdre de sa foi, ni de sa piété, il avait senti jour par jour, depuis sa rentrée de vacances en octobre, sa vocation s'affaiblir, la peur d'engager sa vie pour jamais naître en son cœur et bientôt l'envahir. Il avait combattu, prié, consulté son directeur, ses parents. Bref, il ne se sentait pas assez sûr de lui-même, assez dégagé du monde, pour se donner tout à Dieu dans le saint ministère ; et comme sa nature droite et sincère répugnait à feindre même pour un temps des sentiments qu'il n'avait plus, il avait profité du congé de Pâques pour partir sans attendre la fin de l'année scolaire.

— Si l'on pouvait ouvrir mon cœur, vous y trouveriez, gravés en lettres d'or ces simples mots, qui seront à jamais ma devise : « Faire plaisir à celle que j'aime... » et comme la musique a toute votre sympathie, j'ai fait un tour de force ; voilà tout.

Le visage d'Alba s'empourpra de plaisir ; vraiment elle ne croyait pas Lucien de Romeure susceptible d'un si grand sentiment. Comme on se trompe, souvent, sur le compte des gens !

Lui, était ravi de sa réponse. Du reste, c'était sa grande réplique à tout, « si l'on pouvait lire dans mon cœur », et, dans ce cœur, il plaçait tous les sentiments qui pouvaient être favorables à sa situation, même politique. Il y plaçait le dévouement à la patrie, le courage belliqueux, et tant d'autres hautes et austères vertus. C'était le réceptacle de toutes les perfections, ce cœur du jeune attaché d'ambassade ; et, en toute circonstance, sa phrase n'avait jamais manqué son effet.

(La suite prochainement.)

« Pouvais-je honnêtement, ajoutait-il avec un accent qui me frappa, continuer à imposer au séminaire et à M. le curé, déjà si bon pour moi, des sacrifices trop longtemps prolongés ? Il me semble trop que c'eût été voler le pain du bon Dieu. »

Sa résolution était prise, exécutée : il n'y avait plus à revenir là-dessus, et je n'insistai pas. Je l'approuvai même de sa loyauté ; je lui promis de lui garder mon estime et mon affection, mais à une condition, que d'ailleurs il s'était déjà posée, imposée à lui-même : mener une vie si exemplaire que tout le monde autour de lui dût reconnaître que le séminaire est une école de vertu, d'élévation morale, d'où l'on sort, même avant le temps, meilleur, plus homme, plus chrétien qu'en y entrant. « Ainsi, ajoutai-je, de ce qui eût pu être un sujet de scandale, tu feras un sujet d'édification, et tu rendras un juste hommage aux bons maîtres que tu as quittés. Bien plus, tu pourras être proposé en exemple aux jeunes séminaristes qui, ne se sentant plus la vocation, seraient tentés, par un calcul coupable, de continuer leurs études ou même d'entrer au grand séminaire, pour se faire une carrière, au risque de devenir des prêtres médiocres, indifférents, peut-être, hélas ! de mauvais prêtres, le plus grand des malheurs. Mieux vaudrait cent fois mourir de faim que de vivre de l'autel sans vocation, sans foi, sans amour... Car si, comme l'a dit le Sauveur à ses apôtres, les vrais prêtres sont le sel de la terre, c'est-à-dire la vie de l'Église, les mauvais prêtres en sont le poison, c'est-à-dire la honte et la mort. »

Maximilien Naxos s'en conforma sa vie à ce conseil, à sa propre résolution ; il n'eut pas un moment d'oubli, pas une défaillance, et c'est pourquoi, estimé, regretté de tous, il a laissé à sa famille, à ses amis, à sa ville natale, le souvenir d'une vie sans tache et d'une sainte mort.

A. DE SÉGUR.

L'ART DE VIVRE

Les Convenances.

La vie de relation est inhérente à la nature humaine. Depuis le jour où le Créateur, pris de pitié en voyant Adam abandonné à lui-même dans le Paradis terrestre, dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul », les habitants de notre terre ont eu le devoir et l'agrément de vivre en commun.

L'agrément ? — les misanthropes trouveront le mot osé, les philanthropes le trouveront juste. — Dans l'un ou l'autre cas, il faut le rendre supportable.

Les gens qui ont une éducation parfaite, à base de bonté, ne font aucune faute de convenance, mais — doit-on le dire — la généralité des gens ne s'en privent guère. Il ne s'agit pas de lire la civilité puérile et honnête : si bien écrite et documentée soit-elle, elle ne saura jamais prévoir tous les cas que suscitent les événements et les circonstances quotidiennes ; par exemple je n'ai jamais trouvé dans aucun manuel des usages mondains la conduite à tenir en face de quelqu'un qui vous monte sur le pied (!) ni ce qu'il faut répondre à un monsieur — plutôt rare — qui vous offre sa place en tramway ?

Avec du tact et du cœur on ne commet jamais aucune faute grave, on s'accorde avec le milieu, on s'harmonise avec les usages admis, c'est même assez amusant, très varié quand on